



**HAL**  
open science

## Des philosophes dans le boudoir? Apports philosophique des romans libertins aux combats des lumières

Didier Foucault

### ► To cite this version:

Didier Foucault. Des philosophes dans le boudoir? Apports philosophique des romans libertins aux combats des lumières. *Littératures classiques*, 2017, *Libertinage, athéisme et incrédulité*, 93 (2), pp.169-184. 10.3917/licla1.093.0169 . hal-01016232

**HAL Id: hal-01016232**

**<https://hal.science/hal-01016232>**

Submitted on 31 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault  
FRAMESPA (UMR 5136 – CNRS/Université Toulouse-Jean Jaurès)

## **Des philosophes dans le boudoir ? Apports philosophiques des romans libertins aux combats des Lumières**

C'est l'ordinaire qu'après certaines parties, lorsque l'on a, pour ainsi parler épuisé le plaisir, on se jette sur les embarras de la vie ou sur les obligations de la nature et ses malheurs. Quelle destinée pour la philosophie, d'être fille en quelque sorte du libertinage !

Claude Godard d'Aucourt, *Thémidore*<sup>1</sup>

Après avoir longtemps traîné la réputation infâmante d'être « pornographiques », les romans libertins des décennies 1680-1780 ont aujourd'hui acquis une authentique dignité littéraire. Des livres de poche à la prestigieuse collection de la Pléiade, ces titres ont trouvé un large public... bien au-delà des amateurs qui tentaient de s'en procurer les rééditions à l'insu d'une censure aussi redoutable que pudibonde. Cette réhabilitation littéraire ne s'est cependant pas accompagnée d'une véritable réhabilitation philosophique. Peu de monde ose se hasarder à voir dans pareils textes – en dehors des œuvres incandescentes de Sade, publiées seulement après 1789 et non prises en compte ici – autre chose que des fictions légères et divertissantes<sup>2</sup> ?

Pourtant, en s'interrogeant sur ce qui, dans cette littérature occultée, méprisée et considérée comme vulgaire, était tenu – jusque tard dans les années 1960 – pour dangereux et subversif, il n'est pas illégitime de rechercher parmi les multiples motivations de ses auteurs autre chose que des provocations d'écrivassiers dénués de scrupules et guidées par la seule recherche du lucre...

S'il serait excessif de surévaluer l'apport des romans libertins dans tous les combats que les philosophes ont menés dans le dernier siècle de l'Ancien Régime, il est des domaines où, en raison même des thèmes de prédilection du genre, leur contribution, à divers égards originale, ne saurait être négligée. À l'aide d'un panel qui, à lui seul, ne prétend pas embrasser la masse des titres parus entre 1680 et la Révolution et qui ont joui d'une grande faveur éditoriale<sup>3</sup>, le but de cet article est de donner quelques illustrations de l'apport de cette « philosophie dans le boudoir » aux combats des Lumières.

### **HÉDONISME LIBERTIN CONTRE AUSTERITÉ CHRÉTIENNE**

C'est dans le registre des mœurs, que la littérature libertine, par son contenu hédoniste, a heurté de front la chape idéologique du christianisme, fondée sur le texte réputé sacré de la Bible.

#### ***Ruiner en la détournant l'autorité des Écritures saintes***

---

<sup>1</sup> Claude Godard D'Aucourt, *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse* (1745), in *Romanciers libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Patrick Wald Lasowski, Paris, Gallimard/La Pléiade, 2000, t. 1, p. 514. L'orthographe des textes cités a été modernisée.

<sup>2</sup> Des spécialistes du genre, tels P. Wald Lasowski, ont pourtant attiré l'attention des lecteurs sur l'intérêt d'aborder sous cet angle la littérature réputée libertine : « Tout ce que la philosophie doit à ces récits obscènes ! Tout ce que le roman libertin apporte aux Lumières ! Matérialisme et libertinage baignent dans le même chaudron... » (*Romanciers libertins...*, *op. cit.*, t. 1, p. XXVII).

<sup>3</sup> Au-delà de ce choix restreint et donc subjectif, je renvoie à la préface de Raymond Trousson aux *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, pour une présentation des débats autour de la délimitation du « concept flou » de « roman libertin » (Paris, Robert Laffont/Bouquins, 1993, p. VI et s.). Pour une vue d'ensemble excédant le XVIII<sup>e</sup> siècle, voir : Pascal Pia, *Dictionnaire des œuvres érotiques* (1971), Paris, Robert Laffont/Bouquins, 2001.

S'attaquer directement à cette autorité exposait les auteurs à de graves dangers. La déconsidérer de manière plus oblique, sous le fallacieux couvert de s'en réclamer, était moins périlleux. C'était pour les plus talentueux d'entre eux un exercice de style davantage valorisant que la composition d'un pesant traité dogmatique et une belle occasion de ruiner avec désinvolture l'interprétation orthodoxe de l'Écriture sainte.

Jean-Charles Gervaise de la Touche, auteur présumé de *Dom Bougre, portier des chartreux*, publié en 1741, s'y est livré avec délectation, en se jouant de surcroît d'un tabou enfoui dans l'inconscient collectif : l'inceste. Au cours d'une débauche nocturne dans un monastère, le héros du roman, Saturnin, se voit offrir par ses complices froqués les faveurs d'une femme inconnue de lui, qui se révèle être sa propre mère biologique. Le moine, pourtant déluré depuis longtemps, marque une répulsion à l'idée d'un tel accouplement. L'un des participants prend alors la parole pour, argumentation et phraséologie théologiques détournées à l'appui, ridiculiser la réticence de son compagnon et en saper les fondements religieux.

Qu'est-ce que la fouterie ? La conjonction d'un homme et d'une femme : cette conjonction est ou naturelle ou défendue par la nature. Elle est naturelle, puisqu'il est vrai que les deux sexes ont dans le cœur un penchant invincible qui les porte, qui les entraîne l'un vers l'autre [...]. L'intention de la nature était donc qu'on le satisfît, indistinctement, l'un avec l'autre, et la preuve s'en tire du livre même dicté par le Saint-Esprit : Dieu dit à nos premiers parents : « Croissez et multipliez ». Ils étaient seuls : comment Dieu entendait-il que la multiplication se fit ? Adam suffisait-il tout seul pour peupler la terre ? Adam faisait des filles, il les foutait. Ève avait des fils, ils faisaient avec elle, ce que leur père faisait avec leurs sœurs, ce qu'ils faisaient eux-mêmes quand l'occasion s'en présentait. Descendons au déluge. Il ne restait dans le monde que la famille de Noé : il fallait bien nécessairement que les frères couchassent avec leurs sœurs, les fils avec leur mère, le père avec ses filles, s'ils voulaient repeupler la terre. [...]

En un mot, la fouterie sans distinction est d'institution divine : et l'une est aussi élevée au-dessus de l'autre, que le ciel l'est au-dessus de la terre ! Peut-on sans se rendre criminel, écouter l'homme préférablement à Dieu ? Non, non, et saint Paul, interprète sacré des volontés du ciel, qui connaissait toute l'étendue des devoirs de la nature, a dit : « Plutôt que de brûler, foutez, mes enfants, foutez ». Il est vrai que pour ne pas choquer la faiblesse des petits génies, il met un correctif à sa pensée, et se sert de l'expression « mariez-vous », mais, au fond, c'est la même chose : on ne se marie que pour foutre<sup>4</sup>.

Gardons-nous de repousser ce type de raisonnement au prétexte de sa vulgarité et de son peu de poids. Replacée dans le contexte du temps, une telle objection perd de sa pertinence.

La lecture littérale de la Bible que fait l'auteur – pour distanciée qu'elle soit ici – est en tout point conforme à la méthode des théologiens ; particulièrement les plus hostiles aux Lumières. Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* et dans de plusieurs autres textes ne procéda pas autrement. Pour un catholique fervent, se détourner de la lettre de la Bible présentait alors trop de risques. Depuis le concile de Trente, l'Église était intransigeante sur ce chapitre. Tous ceux qui s'y sont hasardés ont été sans nuance soupçonnés d'athéisme : depuis Vanini, Hobbes ou Spinoza, jusqu'à l'oratorien Richard Simon.

### ***Rejeter les spéculations métaphysiques***

Délibérément, Gervaise de la Touche refuse dans ce texte de confondre philosophie et métaphysique. Un tel positionnement est commun aux encyclopédistes et à la plupart des romanciers libertins. Il se situe entre l'empirisme et le matérialisme. Profondément ancré dans le concret des choses, il ne se hasarde dans les éthérées de la métaphysique ou de la théologie

---

<sup>4</sup> Jean-Charles Gervaise de La Touche (attribué à), *Histoire de Dom Bougre, le portier des chartreux* (1741), in *Romanciers libertins...*, *op. cit.*, p. 452-453.

scolastiques que de manière ironique et caustique. Cette aversion est telle que l'anonyme auteur du *Petit-fils d'Hercule* se risque même à pasticher, dans le « Discours préliminaire » du roman, les passages les plus spéculatifs d'un autre discours préliminaire, celui de l'*Encyclopédie*, en remplaçant les notions abstraites de « connaissances humaines », par « connaissances du con, du vit et du cul », de « sciences et arts » par « engins féminins et masculins » ou de « sensations » par « fouterie » :

Cet ouvrage doit être considéré sous deux faces. Comme encyclopédie il doit conserver l'ordre et l'enchaînement des connaissances du con, du cul et du vit. Comme ouvrage moral, il doit contenir sur chacun d'eux les principes généraux qui sont la base de leurs opérations.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison des choses il est facile de s'apercevoir que les engins féminins et masculins se prêtent mutuellement des secours, et qu'il y a, par conséquent, une chaîne qui les unit. Mais il est difficile de réduire à un petit nombre de notions générales leurs opérations.

On les peut diviser en directes et réfléchies. Les directes sont celles qu'on reçoit sans peine, qui trouvant ouvertes, pour ainsi dire, toutes les portes, y entrent sans résistance et sans efforts. Les réfléchies sont celles qu'on acquiert en s'unissant aux directes et en combinant leurs résultats. Le con toujours prêt, toujours tranquille est infiniment plus capable de ces combinaisons que le vit, obligé de vivre dans une continuelle dissipation et bandant dix fois pour décharger une.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de la fouterie, ainsi pour prouver qu'elle est le principe de toute félicité, il suffit de démontrer qu'elle peut l'être ; car en bonne philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnus est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses.

L'auteur poursuit en reprenant de manière très personnelle le *cogito* de Descartes : « La première chose que la fouterie nous apprend [...] c'est notre existence », pour aboutir à la sentencieuse conclusion :

Chaque lecteur doit maintenant laisser ce discours et prendre celui qui est à la tête de l'*Encyclopédie*. Qu'il y applique nos principes et il verra que MM. Diderot et d'Alembert nous ont épargné la peine de faire des recherches métaphysiques<sup>5</sup>.

Déclinées de manière diverse, on retrouve aisément pareilles orientations antimétaphysiques et antithéologiques dans bien des textes. Dans ses *Contes saugrenus*, Sylvain Maréchal s'en prend à ceux qui, « par une sottise curiosité [veulent] savoir ou ce qui est au-dessus de la portée de notre intelligence, ou ce qui ne mérite guère d'être su »<sup>6</sup>. Plus positif, Voisenon, dans *Les exercices de dévotion*, oppose les « théologiens » aux « philosophes » qui affirment que les cordonniers sont plus nécessaires que les docteurs de Sorbonne, font l'éloge des découvertes de Parmentier et « désirent que les étables de la Sorbonne soient bientôt converties en beau collège de médecine et de pharmacie »<sup>7</sup>.

### ***Valoriser une nature derrière laquelle s'estompe la notion de Dieu***

S'ils refusent de spéculer sur des notions abstraites sans intérêt pour eux, les romanciers libertins ne versent cependant pas tous dans le matérialisme athée. Pour justifier leur choix de vie, nombre d'entre eux se réfèrent à Dieu et à la nature. Chacun, à sa manière et dans un éventail

---

<sup>5</sup> Anonyme, *Le Petit-fils d'Hercule* (vers 1784), t. 2, 2004, p. 1079.

<sup>6</sup> Sylvain Maréchal, « L'Araignée ou la boîte aux diamants », in *Contes saugrenus* (1787), Paris, La Bibliothèque des Curieux, 1927, p. 47.

<sup>7</sup> Claude-Henri Fuzée de Voisenon, *Les exercices de dévotion de M. Henri Roch avec Madame la duchesse de C.* (1786), Paris, Éditions du Vert-Logis, 1933, p. 74-75.

large de nuances, recherche alors dans un déisme plus ou moins teinté de naturalisme et d'emprunts au christianisme, de quoi fonder sa propre éthique.

En effet, un certain christianisme, très épuré et d'inspiration évangélique, trouve encore quelques défenseurs. Tel est le cas l'abbé Du Prat, pseudonyme de l'auteur de *Vénus dans le cloître*. Ce roman publié en 1682, est un des pionniers du genre ; par la suite, et avec une accélération vers la fin de l'Ancien Régime, la confiance en l'enseignement de l'Évangile s'estompe. Dans tous les cas, cependant, les marques de déférence à la tradition chrétienne s'accompagnent de diatribes sévères contre les superstitions, le fanatisme de l'Église romaine et – c'est ici l'abbé du Prat qui parle – « autres pareils fatras dont je ne tiens présentement plus de compte que les vieux contes de *Peau d'âne* et de *Ma mère l'oie* »<sup>8</sup>.

En fait, en considérant que la nature est création divine et que tout ce qui est naturel est voulu par Dieu, ou alors, comme le pense Boyer d'Argens, en ne voyant dans la notion de Dieu qu'un leurre qui cache un implacable déterminisme, la plupart des romanciers refusent de refouler leurs désirs et leurs pulsions. Par voie de conséquence, c'est ce refoulement qui va à l'encontre de l'ordre naturel et/ou de la volonté du créateur. Le christianisme, avec sa morale austère et son cortège de pénitences et de mortifications, se trouve ainsi directement condamné au nom même de ses propres fondements dogmatiques.

Quel excès de folie de croire que Dieu nous a fait naître pour que nous ne fassions que ce qui est contre nature, que ce qui peut nous rendre malheureux dans ce monde, en exigeant que nous refusions tout ce qui satisfait les sens, les appétits qu'il nous a donnés ! Que pourrait faire de plus un tyran acharné à nous persécuter depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort ?

Pour être parfait chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaisirs, aux honneurs, aux richesses, abandonner ses parents, ses amis, garder sa virginité, en un mot faire tout ce qui est contraire à la nature. Cependant cette nature n'opère sûrement que par la volonté de Dieu. Quelle contrariété la religion suppose dans un être infiniment juste et bon !

Puisque Dieu est le créateur et le maître de toutes choses, nous devons les employer toutes à l'usage pour lequel il les a faites, et nous en servir suivant la fin qu'il s'est proposée en les créant ; autant que par la raison, par les sentiments intérieurs qu'il nous a donnés, nous pouvons connaître son dessein et son but, et les concilier avec l'intérêt de la société établie parmi les hommes, dans les pays que nous habitons<sup>9</sup>.

### ***Nature, contre-nature et sexualité***

En suivant une telle pente naturelle et en abordant la question du plaisir, les auteurs libertins, dans le sillage des romans précurseurs que sont *L'école des filles* et *L'académie des dames*<sup>10</sup>, en viennent à renverser un paradigme commun au christianisme et à la tradition médicale galénique : l'articulation entre sexualité et procréation. Certes, Galien se montre sur la question du plaisir moins restrictif que Paul de Tarse. Pour l'apôtre, qui idéalise le célibat et la chasteté, le plaisir érotique n'est qu'un à-côté fâcheux de l'acte sexuel. Il n'est toléré que dans le but exclusif

---

<sup>8</sup> Abbé Du Prat, *Vénus dans le cloître ou la religieuse en chemise* (1682 ?), Paris, Les classiques interdits, 1979, p. 243. L'identité de l'auteur qui se cache derrière le pseudonyme est discutée ; il semble que ce soit l'abbé Barrin (1640-1718). Le « sixième entretien » d'où est extraite la citation est un ajout postérieur à l'édition princeps. Il figure dans l'édition de Cologne de 1719 et serait d'une autre main.

<sup>9</sup> Claude Boyer d'Argens (attribué à), *Thérèse philosophe* (1748), in *Romanciers libertins...*, *op. cit.*, t. 1, p. 920-921.

<sup>10</sup> La première édition de *L'école des filles* (Paris, 1655) a donné lieu à un retentissant procès et à l'autodafé du livre attribué à Jean L'Ange. S'il ne subsiste aujourd'hui aucun exemplaire de ce tirage, Paul Scarron et Nicolas Fouquet en ont conservé plusieurs dans leur bibliothèque. Les versions publiées ultérieurement s'appuient sur des éditions clandestines, probablement d'origine hollandaise (1667, 1668...). *L'académie des dames*, connue également sous les titres *Dialogues de Luisa Sigea* ou *Meursius français*, paru en latin en 1659 et traduit en français en 1680, est attribuée au grenoblois Nicolas Chorier. Ces deux romans figurent notamment dans *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, Paris, Fayard, 1988, t. VII (« Œuvres érotiques du XVII<sup>e</sup> siècle »).

de procréer et dans le cadre sacré du mariage religieux. Tout autre mobile est peccamineux et « contre-nature ». Le médecin grec, sur ce point, a une attitude différente, conséquence de sa conception finaliste de la vie : l'appétence sexuelle a été donnée aux hommes comme aux bêtes pour les pousser à perpétuer l'espèce. Nulle considération morale n'entre ainsi en ligne de compte ; ce qui a laissé, au XVII<sup>e</sup> siècle, une certaine latitude aux milieux médicaux pour dénoncer les dangers pathologiques d'une abstinence sexuelle trop rigoureuse<sup>11</sup>. Il n'en demeure pas moins qu'un tel point de vue rejoint celui des dévots, en cela qu'il condamne – au nom de la « physique » et non plus de la religion – les excès et les débauches des libertins<sup>12</sup>. Le très « éclairé » docteur Tissot, proche des encyclopédistes, poussera une telle logique très loin en devenant un contempteur fanatique de la masturbation<sup>13</sup>.

Bien avant Sade, les romanciers libertins ont exalté des principes radicalement opposés à ces deux doctrines. Leur personnages – masculins, comme ici féminins – s'en sont faits les hérauts par leur conduite hors-norme et dans les propos qui la justifiaient :

Je te faisais remarquer que, depuis une si profonde étude de la nature, nous avons relégué les scrupules chez les sots et chez les sottises, comme l'apanage des petits esprits : que nous avons exclu de nos libres passe-temps toutes les importunes contraintes et les fâcheuses bienséances, la pure nature, indépendante des lois et de l'opinion, lorsqu'elle invite, sollicite, engage et entraîne si impérieusement à la recherche des plaisirs, nous ayant tenu lieu de loi suprême et primitive, et ayant toujours présidé par la force prédominante de son instinct, et à nos divertissements et à nos plaisirs. En effet, depuis que nous sommes heureusement revenues de nos préjugés et guéries de nos illusions, n'a-t-elle pas toujours été notre seul guide dans la belle route des ris, des jeux, des grâces et des amours<sup>14</sup> ?

Si le plaisir se substitue à l'impératif de procréer, il va sans dire que l'échelle des valeurs en matière de comportement sexuel se trouve bouleversée. Rien de ce qui procure du plaisir ne peut plus être dénigré, à plus forte raison condamné, au seul fait qu'il serait contre-nature ou « anti-physique » ! L'homosexualité se voit ainsi réhabilitée. Elle n'est pas plus anormale que les tendances sexuelles conventionnelles.

Nous cherchons tout le plaisir, disent ces hérétiques, par la voie où nous croyons le trouver. C'est le goût qui guide nos adversaires ainsi que nous. Or, vous conviendrez que nous ne sommes pas les maîtres d'avoir tel ou tel goût. Mais, dit-on, lorsque les goûts sont criminels, lorsqu'ils outragent la nature, il faut les rejeter. Point du tout : en matière de plaisir pourquoi ne pas suivre son goût ? Il n'y en a point de coupable. D'ailleurs il est faux que l'antiphysique soit contre nature, puisque c'est cette même nature qui nous donne le penchant pour ce plaisir. Mais, dit-on encore, on ne peut pas procréer son semblable [...]. Quel pitoyable raisonnement ! Où sont les hommes de l'un et l'autre goût qui prennent le plaisir dans la vue de faire des enfants<sup>15</sup> ?

Un même constat peut être fait à propos de la masturbation ; la toute pure Thérèse en reçoit de son directeur de conscience une justification assortie de judicieux conseils pratiques :

---

<sup>11</sup> Les auteurs libertins n'ont pas manqué de s'appuyer sur une telle caution médicale : « Il vaut mieux encore que nous jouissions d'un plaisir qui ne fait tort à personne, en répandant inutilement cette semence, que de la conserver dans nos vaisseaux spermatiques, non seulement avec la même inutilité, mais encore toujours aux dépens de notre santé et souvent de notre vie » (*Thérèse philosophe*, éd. cit., p. 911).

<sup>12</sup> Je me permets de renvoyer à mon article : « Entre dévots et libertins : les médecins du Grand Siècle et la sexualité », *Bulletin du Centre d'étude et d'histoire de la médecine*, avril 2010, p. 5-29.

<sup>13</sup> Samuel-Auguste Tissot, *L'onanisme ou dissertation sur les maladies produites par la masturbation* (1760), Paris, La Différence, 1991.

<sup>14</sup> *Vénus dans le cloître*, éd. cit., p. 224-225.

<sup>15</sup> *Thérèse philosophe*, éd. cit., p. 953-954.

Parlons présentement, mon enfant, de ces chatouillements excessifs que vous sentez souvent dans cette partie qui a frotté à la colonne de votre lit ; ce sont des besoins de tempérament aussi naturels que ceux de la faim et de la soif [...]. Au reste, comme ceci, je vous le répète, est un besoin que les lois immuables de la nature excitent en nous, c'est aussi des mains de la nature que nous tenons le remède que je vous indique pour soulager ce besoin. Or, comme nous sommes assurés que la loi naturelle est d'institution divine, comment oserions-nous craindre d'offenser Dieu en soulageant nos besoins par des moyens qu'il a mis en nous, qui sont son ouvrage, surtout lorsque ces moyens ne troublent point l'ordre établi de la société<sup>16</sup>.

On pourrait de la même manière citer des passages mettant en cause l'ensemble des préjugés religieux et sociaux qui brident les plaisirs des hommes et des femmes et qui portent sur le pucelage des jeunes filles, sur les liens du mariage ou la chasteté...

### TENDANCES FÉMINISTES DE LA LITTÉRATURE LIBERTINE

Les romans libertins ont été écrits par des hommes. Les femmes y occupent cependant une place de choix, souvent même celle d'héroïne principale. Les conditions sociales représentées sont des plus variées : jeunes filles de bonne famille, femmes du monde débauchées, soubrettes délurées, paysannes perverses, religieuses innocentes ou perverses, prudes dévoyées, prostituées, actrices d'opéra, quand il ne s'agit pas de sultanes de harem ou de fantaisistes créatures exotiques... Le traitement littéraire qu'elles subissent de la part des auteurs ne saurait se limiter à une simple épure. Bien des œuvres se contentent de décliner des stéréotypes anciens, hérités des fabliaux médiévaux ou des contes de la Renaissance : la femme est sournoise, inconstante et lubrique. Négligeons-les ici, pour nous intéresser à des représentations plus originales et, disons le mot : plus féministes.

#### *Dénonciation des diverses formes de l'aliénation féminine*

Sous l'Ancien Régime, le statut ordinaire de la femme est celui d'une soumission à l'homme. La jeune fille l'est à son père, qui a pouvoir de la marier ou de la reclure dans un couvent. L'épouse est maintenue dans un état de minorité sociale au profit de son mari. Entrée dans les ordres – telle *La Religieuse* de Diderot – elle ne pourra rompre ses vœux. Même les plus conformistes des romans libertins, contiennent ouvertement ou implicitement, des critiques contre les abus qu'autorisent ces restrictions à la liberté des femmes.

L'Église, tout en cautionnant cette hiérarchie des sexes sanctionnée par la législation, ajoute une dimension supplémentaire à l'idéologie misogyne dominante. À l'image d'Ève, elle est la tentatrice, celle qui plonge son compagnon dans la luxure. Meilleurs observateurs de la réalité sociale, certains auteurs comme Duclos s'écartent d'un tel schéma culpabilisateur pour la femme, en se faisant l'écho de la misère sexuelle de bien des épouses négligées par des maris qui, eux, savent jouir des délices de Vénus ailleurs que dans le lit conjugal : « Vous savez – avoue candidement l'une d'elles – que j'ai vécu pendant cinq ans avec mon mari dans une union tranquille ; je croyais que l'indolence d'un état languissant était de l'amour »<sup>17</sup>.

Il n'est donc pas anodin qu'un des thèmes de prédilection de la littérature érotique soit l'initiation d'une jeune fille – ou, à plus forte raison, celle d'une novice cloîtrée – aux plaisirs de l'amour.

Même celles qui se voient ravalées au rang de simple objet sexuel passif, livré aux appétits érotiques de libertins laïcs ou religieux, méritent, au détour de quelques pages qui tranchent avec les scènes d'orgies, une commisération à contre-courant de l'opprobre dont la société bien établie couvre les prostituées :

---

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 902.

<sup>17</sup> Charles Duclos, *Les confessions du comte de \*\*\** (1741), éd. Laurent Versini, Paris, Société des textes français modernes, Didier, 1969, p. 37.

Quand je fais réflexion aux épreuves cruelles et bizarres où se trouve réduite une fille du monde, je ne saurais m'imaginer qu'il y ait de condition plus rebutante et plus misérable. Je n'en excepte point celle de forçat ni de courtisan. En effet, qu'y a-t-il de plus insupportable que d'être obligée d'essuyer les caprices du premier venu ; que de sourire à un faquin que nous méprisons dans l'âme ; de caresser l'objet de l'aversion universelle ; de nous prêter incessamment à des goûts aussi singuliers que monstrueux ; en un mot, d'être éternellement couverte du masque de l'artifice et de la dissimulation, de rire, de chanter, de boire, de nous livrer à toutes sortes d'excès et de débauche, le plus souvent à contrecœur et avec une répugnance extrême ? Que ceux qui se figurent notre vie un tissu de plaisirs et d'agrémens, nous connaissent mal ! [...] Je ne fais pas difficulté de dire que si nos peines pouvaient nous être méritoires et nous tenir lieu de pénitence en ce monde, il n'y en a guère de nous qui ne fût digne d'occuper une place dans le martyrologe, et ne pût être canonisée. Comme un vil intérêt est le mobile et la fin de notre prostitution, aussi les mépris les plus accablants, les avanies, les outrages en sont presque toujours le juste salaire. Il faut avoir été catin pour concevoir toutes les horreurs du métier<sup>18</sup>.

### ***Quelle libération pour la femme ?***

La fiction libertine offre à son auteur le moyen de dépasser le simple constat de l'aliénation de la femme, pour entrouvrir quelque issue à cet état de fait.

Certains, comme Sylvain Maréchal, plutôt que de se focaliser sur la dénonciation de conduites qui, au bout du compte, relèvent de la vie privée et n'ont pas de conséquences publiques, affirment qu'il vaudrait mieux s'attaquer aux causes des malheurs qui affligent la société tout entière :

Qu'il y ait un *Shang Dizoucho*, un *Iranvigi* [noms du paradis chez les Persans] pour les imbéciles, ou qu'il n'y en ait point, que nos Dames couchent gratis avec les étrangers, qu'elles en reçoivent ou leur donnent de l'argent, que ce soit sur notre lit conjugal qu'elles nous fassent cocus, ou que la chose arrive dans le temple de quelque déesse, ce ne sont que des bagatelles en comparaison des maux affreux que le despotisme et la religion nous font endurer. Emportez-vous, ô historiens philosophes, contre ces deux fléaux de l'espèce humaine ! aussi longtemps que vous aurez à guérir ces deux plaies mortelles, négligez ô mes amis, de petites égratignures faites à la pudeur<sup>19</sup>.

D'autres, moins radicaux, imaginent des évasions utopiques, telles celles que peuvent procurer les murailles d'un monastère gouverné par des moines ou des religieuses « guéris du sot »<sup>20</sup>. Loin du monde et de ses préjugés, à l'abri de toute réprobation sociale, ce lieu de réclusion et de pénitence, protégé de toute intervention extérieure par sa réputation de sainteté et de pureté, devient un refuge où chacun peut vivre à sa guise<sup>21</sup>... Une interprétation, à la façon des « roués » du XVIII<sup>e</sup> siècle, du « Fais ce que voudras » de l'abbaye de Thélème.

Qu'elle se réfugie dans l'attente incertaine d'une subversion politique<sup>22</sup> ou qu'elle cantonne ses rêves d'émancipation dans l'univers imaginaire de ses lectures secrètes, à l'échelle individuelle, une femme, désireuse de secouer le carcan de sa condition sans ruiner sa respectabilité, ne voit guère se profiler de solutions concrètes. Surtout si, suivant la carrière des héroïnes des romans

<sup>18</sup> Jean Fougeret de Monbron, *Margot la ravandouse* (1748), in *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 691-692.

<sup>19</sup> S. Maréchal, « Rouschen et Loulou ou les anges bienfaisants », *Contes sangrenus*, éd. cit., p. 182-183.

<sup>20</sup> Cette expression utilisée dans les milieux libertins du XVII<sup>e</sup> siècle désigne tous ceux qui se sont affranchis des préjugés du commun, principalement en matière de religion.

<sup>21</sup> « Pauvres gens qui avez la simplicité de croire que c'est la religion qui peuple ces saintes retraites, que je souhaiterais que vous puissiez en pénétrer l'intérieur ! Indignés des mystères qui s'y commettent, vous rougiriez de votre crédulité ; et vous apprendriez à les mépriser autant qu'elles sont méprisables » (*Dom Bougre...*, éd. cit., p. 433).

<sup>22</sup> À l'exemple de Sylvain Maréchal, futur compagnon de Babeuf, qui participera à la destruction, qu'il appelait de ses vœux, de l'Ancien Régime.

qu'elle lit en secret, elle désire, elle aussi, goûter aux plaisirs relevés du libertinage. Or, même sur ce terrain, l'inégalité avec les hommes est flagrante. Un libertin, aussi sulfureux fût-il, trouvera toujours le moyen de valoriser ses conquêtes auprès de ses amis et de ses complices. Pour une femme, toute publicité peut conduire à sa perte car assumer un statut de libertine est une périlleuse gageure lancée à un environnement social hostile et sans pitié. La marquise de Merteuil en fait, hautainement et avec une grande lucidité, la démonstration à son confident le vicomte de Valmont :

Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. En effet, pour vous autres, hommes, les défaites, ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderais autant de talents qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage<sup>23</sup> !

### ***Le veuvage et la dévotion, voies royales vers le libertinage ?***

De fait, il n'est d'autre moyen que de composer, de la manière la plus avantageuse qui soit, avec les contraintes de son temps.

Pour une jeune fille, dissimuler son libertinage pose le délicat problème de la conservation de la virginité. Si le confesseur de Thérèse, comme cela a été noté plus haut, encourage sa protégée à se masturber le clitoris, il ne manque pas d'ajouter l'avertissement suivant :

Je vous défends cependant expressément d'introduire votre doigt dans l'intérieur de l'ouverture qui s'y trouve ; il suffit, quant à présent, que vous sachiez que cela pourrait vous faire du tort un jour dans l'esprit du mari que vous épouserez<sup>24</sup>.

Juste ironie du sort malheureux des filles mariées par leurs parents avec un homme bien plus âgé, le décès précoce du barbon est une belle opportunité pour s'affranchir de toute tutelle masculine. Devenue veuve et sans enfant majeur, la femme acquiert, à l'insu de sa famille, une grande autonomie juridique et économique. La bonne fortune a placé la marquise de Merteuil dans une aussi envieuse situation. Consciente des avantages multiples de cette indépendance, elle s'est fermement résolue à ne jamais la perdre :

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? Ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne plus pouvoir faire mes volontés, car j'aurais bien toujours fini par là : mais c'est qu'il m'aurait gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre ; c'est qu'enfin, je ne voulais tromper que pour mon plaisir, et non par nécessité<sup>25</sup>.

Quel que soit l'état, même celui de l'épouse qui a pris un total ascendant sur son mari – à l'exemple de Madame de Gremonville mise en scène par Duclos –, dissimuler ses écarts de conduite est un impératif absolu. Et quel meilleur masque que celui de la dévotion ?

---

<sup>23</sup> Pierre-Ambroise Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (1782), éd. Roger Vailland, Paris, Le Club français du livre, 1965, p. 237 (lettre 81).

<sup>24</sup> *Thérèse philosophe*, éd. cit., p. 902.

<sup>25</sup> *Les Liaisons dangereuses*, éd. cit., p. 508 (lettre 152).

M<sup>e</sup> de Gremonville fut la première des dévotes qui amena la mode singulière des petites maisons<sup>26</sup>, que le public a passé aux femmes de cet état par une de ces bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte ; c'est là que sous le prétexte du recueillement, il leur est libre de faire avec très peu de précaution tout ce que ce même public si réservé sur elles, ne passerait point aux femmes du monde. [...]

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon, ou quelque service dans une Eglise éloignée donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carrosse ; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens sous le prétexte de cacher ses bonnes œuvres ; ainsi maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule, ou en tête à tête avec son directeur. C'est ainsi que la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir<sup>27</sup>.

### UNE AUTRE VOIE POUR FAIRE DE LA PHILOSOPHIE

Hommes de leur temps, les romanciers libertins ont entretenu de nombreux liens avec les milieux philosophiques. Montesquieu, Diderot, Voltaire n'ont d'ailleurs pas dédaigné, à la faveur de quelques fictions romanesques, laisser leur plume se hasarder vers ce genre littéraire fort apprécié du public. Les uns et les autres avaient des ennemis communs ; ils affrontaient les mêmes obstacles pour diffuser leurs œuvres ; ils partageaient bien des idées. Mieux, dans certains domaines, comme cela vient d'être montré, il n'est pas excessif d'affirmer que la littérature libertine a tenu un front philosophique d'avant-garde, défendant des points de vue bien plus audacieux que les philosophes patentés. Et cela, en accordant une attention particulière au lectorat féminin qui pouvait s'identifier à certains personnages romanesques du même sexe.

#### *Expérience érotique et initiation philosophique*

Sur le plan narratif, les digressions philosophiques surgissent fréquemment après une scène érotique épuisante, où chacun éprouve le besoin de se ménager un temps de récupération : dans le confort de l'alcôve ou au cours d'une collation réparatrice, le propos prend alors de la hauteur en abordant des sujets plus sérieux. L'opportunité se présente également lorsqu'une jeune fille ou un garçon tombent dans les rets de quelque roué, moine lubrique ou femme mûre affranchie ; il faut alors déniaiser la pucelle et le jouvenceau en les débarrassant des principes inculqués pendant leur éducation, en premier lieu ceux qui brident l'épanouissement de leur sexualité.

Plus largement, au fil des récits, de multiples occasions s'offrent pour faire connaître, en des termes flatteurs, les grands noms du mouvement des Lumières ; tels ceux des encyclopédistes qui apparaissent dans le préambule cité du *Petit-fils d'Hercule*. De manière encore plus explicite, *Le Colporteur* (1761) de Chevrier, décrit les pérégrinations d'un libraire itinérant. En visite chez une cliente, marquise de son état, il étale les publications que contient son ballot. Cela donne lieu à un échange sur la qualité des ouvrages. Ceux des dévots et des ennemis des philosophes sont jugés ennuyeux et sans intérêt ; en revanche, c'est avec respect et admiration qu'on parle de Voltaire, Montesquieu, Diderot ou Helvétius<sup>28</sup>. Quant au héros de l'abbé de Voisenon qui pratique à sa manière des « exercices de dévotion » avec la duchesse de C., il ne manque pas d'instiller quelque antidote philosophique dans l'esprit de sa naïve complice :

---

<sup>26</sup> Dans les fictions libertines, les « petites maisons », à l'instar des couvents, sont des lieux de débauche privilégiés. La mode s'en est répandue à la Régence. Dans des endroits retirés à la lisière de la ville, elles offrent un cadre idéal aux rendez-vous discrets ou aux soupers orgiaques.

<sup>27</sup> *Les confessions du comte de \*\*\**, éd. cit., p. 51.

<sup>28</sup> François Antoine Chevrier, *Le colporteur. Histoire morale et critique* (1761), in *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. cit., p. 761.

- J’entends parler de ce Voltaire comme d’un scélérat. Tout le monde me dit qu’il est damné. Je l’ai entendu dire par mon père, qui a beaucoup d’esprit, par mon mari qui n’en manque pas [...], par M<sup>me</sup> la maréchale de Globroï, qui entend deux messes par jour, et mon confesseur m’a souvent répété ce que j’ai toujours entendu dire de ce Voltaire. Comment un damné peut-il dire de si belles choses ?
- Madame, Paris est rempli de damnés qui parlent beaucoup mieux que les saints<sup>29</sup>.

Libérés des hantises de l’au-delà, la plupart des personnages des romans libertins – contrairement à ceux de Sade – ne prônent pourtant pas une jouissance immodérée des plaisirs de la vie. Plutôt épicuriens qui entendent profiter à plein de la naturelle satisfaction de leurs désirs, ils réproouvent les excès qu’engendre la passion amoureuse lorsqu’elle prend le dessus sur le contrôle de la raison :

L’amour surtout va se présenter à vous sous les formes les plus agréables et les plus dangereuses ; mais prenez garde à vous y laisser assujettir, les plus cruels malheurs suivraient de près votre imprudence : ne le rejetez pas absolument, mais n’en prenez que la fleur : accoutumez-vous à ne le regarder que comme le sel des plaisirs, ils n’en deviendront que plus piquants ; que votre cœur, au milieu des plus tendres égarements, conserve toujours l’empire sur lui-même : jouissez, soyez heureux, mais libre<sup>30</sup>.

### ***Un vecteur de diffusion des idées des Lumières dans le grand public***

Non seulement les romanciers libertins ont popularisé les philosophes les plus hardis, mais encore ils ont repris à leur compte bien de leurs idées en les adaptant à leur public, celui des amateurs et amatrices de littérature de divertissement. Un public, faut-il le rappeler qui n’était pas, loin s’en faut, très familier des traités philosophiques et qui – conséquence heureuse de l’« universalité de la langue française » – s’étendait jusqu’aux steppes de la Russie. Se sont ainsi diffusés très largement une foule de thèmes qui sapaient les fondements de l’Ancien Régime.

La religion n’a pas été épargnée : on soulignait, à l’instar des anciens épicuriens, que la croyance en Dieu naît de la peur et de l’ignorance des hommes ; que les prophètes sont d’habiles imposteurs qui abusent le peuple avec de prétendus miracles pour mieux le dominer et l’opprimer ; que les Églises sont des institutions humaines...

Dans la fiction romanesque, l’on s’attachait à montrer que de telles leçons ne sont pas sans portée : lorsque la bigote duchesse de C. fut conduite à la comédie par son mentor libertin, « les écailles, en voyant jouer ce Tartuffe, lui tombèrent des yeux ». Après ce choc, abandonnant sa dévotion, elle devint « aimable dans la société » et « femme très raisonnable », préférant distribuer son argent pour secourir les malheureux que de le donner aux moines<sup>31</sup>. La philanthropie des Lumières remplace ainsi l’ancienne charité chrétienne...

Les personnages de romans libertins ne sont donc pas exempts de conscience sociale. *Thérèse philosophe* s’achève par une série de réflexions philosophiques dans lesquelles on lit :

Comme l’homme, par la multiplicité de ses besoins, ne peut être heureux sans le concours d’une infinité d’autres personnes, chacun doit être attentif à ne rien faire qui blesse la félicité de son voisin<sup>32</sup>.

Les critiques de l’ordre social et de la monarchie ont été moins frontales. Elles se glissaient parfois au détour d’une phrase. Pour laconiques qu’elles fussent, ces formules n’en étaient pas moins lourdes de sens, à l’exemple de : « ce sont les infortunés que l’on pend »<sup>33</sup>, ou bien de : « les

<sup>29</sup> *Les exercices de dévotion de M. Henri Roch...*, éd. cit., p. 34-35.

<sup>30</sup> Jacques Rochette de la Morlière, *Angola, histoire indienne* (1746), in *Romanciers libertins...*, éd. cit., t. 1, p. 693.

<sup>31</sup> *Les exercices de dévotion de M. Henri Roch...*, éd. cit., p. 61

<sup>32</sup> *Thérèse philosophe*, éd. cit., p. 959.

<sup>33</sup> *Margot la ravaudeuse*, éd. cit., p. 733

grands ne sont généralement grands que par notre petitesse »<sup>34</sup>, de Fougere de Monbron. Sylvain Maréchal – mais il est vrai que la France était grosse d'une révolution quand ses *Contes saugrenus* ont parus – se montrait plus explicite et surtout très radical :

Un prince, tel qu'on en voit tous les jours, qu'a-t-il à faire, si ce n'est se faire habiller par son valet de chambre, de prendre un bon repas avec ses courtisans, et de coucher avec ses maîtresses ? Sa vie n'est qu'une suite de jouissances, comme celle de ces misérables, qu'il daigne appeler ses sujets, n'est qu'une chaîne non-ininterrompue de maux et de souffrances. Dans l'espace de cinq ou six siècles, la nature s'avise quelquefois de faire présent au genre humain d'un bon souverain qui ne se croit pas mis au monde pour faire tout le mal qu'il peut, et tout le bien qu'il ne peut pas, qui n'ajoute nulle foi aux flatteurs qui lui disent que c'est uniquement pour lui que cette canaille qu'on appelle le *peuple*, a été faite, qu'il en peut disposer comme bon lui semble, et que ce n'est que par un excès de bonté qu'il laisse la vie à ces coquins connus sous le nom de sujets [...]. Encore, la nature le plus souvent ne fait voir qu'un moment cette merveille aux hommes, et la leur dérobe bientôt par le ministère de quelque vil assassin, auquel le fanatisme religieux ou politique met le poignard à la main<sup>35</sup>.

\*

Pour qui ne limite pas l'histoire de la philosophie à la seule histoire des idées et des doctrines mais cherche à mesurer l'impact des controverses philosophiques sur l'évolution des sociétés, l'étude de la diffusion des Lumières ne peut se limiter aux œuvres et aux auteurs considérés généralement comme majeurs.

Faut-il rappeler que des écrivains comme Voltaire et Diderot ont longtemps été relégués au second rang des panthéons philosophiques, au prétexte de la prétendue légèreté de leur manière de faire de la philosophie ? Une « légèreté » surtout justifiée par leur choix de quitter le champ spéculatif de la métaphysique et de la théologie pour privilégier l'analyse du réel, en s'appuyant sur les acquis de la science expérimentale naissante et sur la critique des institutions et des mœurs de leur temps ? Une « légèreté » aggravée par les genres littéraires qu'ils ont privilégiés, en délaissant les graves traités et les pesantes sommes, pour se rendre, avec une langue claire, familière et volontiers ironique, accessibles à un large public.

Avec une visée si étroite, il n'est pas étonnant que les romans libertins n'aient joui d'aucune considération philosophique. Littérature facile, vulgaire plus que populaire, traitant de sujets « bas » et flétrissant les « bonnes mœurs » et la « religion », que pouvait-elle apporter de neuf ? Rien de bien original ? Soit... Encore que, si l'on lit de près certains passages – consacrés à la sexualité et à la condition de la femme – la modernité de certains propos tranche avec, non seulement les vues conservatrices des milieux dits obscurantistes, mais encore avec la frilosité de penseurs réputés plus éclairés.

Mais qu'importe l'originalité si l'on s'intéresse aux œuvres autrement qu'en jugeant de leur contenu, dans une perspective d'histoire culturelle élargie. Certains titres, dont l'importance n'est nullement ici en cause – l'*Encyclopédie* en premier lieu – ne pouvaient rencontrer qu'un nombre restreint d'acheteurs<sup>36</sup>... Et ne parlons pas du lectorat : qui a lu l'intégralité des 17 volumes de texte que cette œuvre colossale ? Pour avoir une audience aussi considérable jusqu'au cœur de la formation sociale française, c'est-à-dire jusque dans des couches qui n'avaient pas reçu une éducation supérieure ni parfois secondaire, les idées des Lumières ont dû bénéficier de très nombreux relais d'opinion.

---

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 736.

<sup>35</sup> Sylvain Maréchal, « Rhodopé ou la mule-reine », *Contes saugrenus* (1789), éd. cit., p. 70-71.

<sup>36</sup> Et cela malgré le succès éditorial de cette entreprise, dont les différentes éditions comptabilisent quelques 25.000 exemplaires diffusés en Europe avant la Révolution. Voir Robert Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie*, Paris, Perrin, 1982.

Les salons et les académies ont pris leur part, en ne touchant que les élites intellectuelles de la capitale et de la province. Les réseaux de correspondance et les cabinets de lecture ont agrandi vers les couches moyennes de la bourgeoisie d'office les cercles de diffusion des idées. De fait, seule la littérature de colportage et de « second rayon », grande pourvoyeuse de livres clandestins<sup>37</sup>, avait la possibilité d'atteindre toutes les couches de la société : depuis les riches bibliothèques de la noblesse et des érudits, jusqu'au petit peuple des boutiques et des campagnes qui s'en délectait lors de lectures publiques au sein d'un cénacle amical ou lors d'une veillée... À faible dose philosophique, mais avec un effet très corrosif à long terme, cette production de contrebande, où les romans libertins se sont taillés une belle place, a apporté une contribution non négligeable à la perte de confiance d'une partie de la population dans les cadres moraux, religieux et sociaux de l'Ancien Régime finissant.

---

<sup>37</sup> Pour tromper la censure, colporteurs et éditeurs, dans leur correspondance commerciale usaient d'un jargon codé. Ainsi, sous la même rubrique – « littérature philosophique » – trouvait-on indifféremment *l'Esprit des lois* et le *Sopha* de Crébillon, le *Contrat social* et *Félicia ou mes fredaines* d'Andréa de Nerciat ! Voir R. Darnton, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1991.